Combat d’Epinay-sur-Seine (novembre 1870) – Auteur : commandant Orse François – publié sous les Auspices de la (France militaire) – Imp : P. Dupont (Paris) – 1890 – Sources : gallica.bnf.fr/BnF –
Droits : domaine public – saisie : 2024

COMBAT

D’EPINAY-SUR-SEINE

(30 novembre 1870)

Par le Commandant F. ORSE

ANCIEN CHEF DU 1er BATAILLON DE LA GARDE MOBILE DE LA SEINE,

CHEVALIER DE LA LEGION D’HONNEUR, OFFICIER DE L’INSTRUCTION PUBLIQUE

PUBLIE

SOUS LES AUSPICES DE LA « FRANCE MILITAIRE »

Verba volant, scripta manent.

Documents trouvés dans le volume.

AUX COMBATTANTS D'Epinay

Un monument a été inauguré aujourd’hui 19 juillet 1808 dans la petite commune d'Epinay aux combattants morts pour la patrie en 1870.
M. **MAUJAN** sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur, représentait le gouvernement et a prononcé un discours patriotique, Il a terminé ainsi :
« Messieurs, c'est d'un cœur ému et reconnaissant que nous saluons les braves gens qui, dans cette journée du 30 novembre 1870, surent si noblement remplir leur devoir ; en faisant face à l'envahisseur et en le repoussant victorieusement. Et je veux saluer également avec vous ce drapeau qui flotte au-dessus de leur tombe et qui porte, dans ses plis, avec la gloire des ancêtres et toutes les grandes traditions révolutionnaires, les espoirs suprêmes de la Patrie républicaine. »
M. **LEGASTEBOIS**, architecte du monument, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

———————

Bloc-Notes Parisien

———

L'ANNIVERSAIRE D'EPINAY

On célébrera aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire du combat d'Epinay, qui marqua le début des grandes opérations de l'armée de Paris contre l'armée d'investissement et précéda la bataille de Champigny.
Tout manqua à Paris investi : une armée préparée et aguerrie, un gouvernement fort, une population soumise et calme, des approvisionnements, et cependant la résistance fut héroïque, marquée par le dévouement de tous, dans tous les rangs, dans toutes les classes de la société.
A part quelques énergumènes, qui déjà rêvaient la Commune, il y eut entente complète entre tous les partis pour sauver l'honneur et la patrie. Ce qui nous restait de notre admirable armée servit

d'embryon à la nouvelle ; mais la véritable armée de Paris, ce furent les mobiles et les éclaireurs, soutenus par la garde nationale.
Et c'est à Epinay que les mobiles donnèrent pour la première fois la mesure de leur courage et de leur discipline.
En avait-on assez médit de cette mobile inventée par le maréchal **NIEL** pour donner à la France l'équivalence de la landwehr allemande ! La gauche avait combattu cette création éminemment sage et patriotique, parce qu'elle craignait de fortifier l'Empire, et M. **THIERS** s'était écrié :
— Vous voulez donc faire de la France une caserne !
Nous l'avons cette caserne, et personne ne s'en plaint ; et c'est M. **THIERS** lui-même, qui, après avoir combattu l'idée, a du présider à sa préparation.
On l'avait pourtant organisée en principe, l'armée mobile, malgré la Chambre et malgré le refus des crédits nécessaires. Elle existait sur le papier ; il fut possible de la convoquer dès le début de la guerre, et celle de Paris fut prête la première. Cependant, le 18 septembre, un ordre du jour du général **TROCHU** appelait les soldats de la mobile à procéder à l'élection de leurs officiers, mesure dangereuse et révolutionnaire qui pouvait tout compromettre. Mais tel fut le patriotisme de nos soldats improvisés que, presque partout, les chefs furent élus et restèrent ce qu'ils étaient. Dans quelques régiments de mobiles, notamment à Belfort, dans la mobile de Lyon, il n'y eut pas d'élections.
A Paris, on procéda aux élections, au bruit du canon de Châtillon, et il y eut quelques surprises. Certains officiers redevinrent simples soldats, mais ils prirent le fusil si gaiement qu'on leur conserva dans le bataillon une certaine déférence. Le commandant **SAILLARD** et le commandant **BAROCHE** furent réélus, bien que leur passé bonapartiste les désignât aux haines du parti républicain. Réélu aussi, le comte **WALEWSKI**, qui était capitaine de mobiles et qui est encore dans l'armée, où M. **THIERS** l'a fait maintenir après la guerre.
Le baron **SAILLARD**, ministre plénipotentiaire, avait été chef de cabinet de M. **ROUHER**. C'était plus qu'il n'en fallait pour l'écarter, mais telle était son allure et son aptitude au commandement que ses soldats du premier bataillon de la mobile de Paris l'acclamèrent sans hésitation.
Il fut héroïque ce premier bataillon, au combat d'Epinay : son chef tomba au premier rang frappé de quatre blessures.

*
* *

Un mois plus tôt, la veille de la bataille du Bourget, **BAROCHE** et le baron **SAILLARD** avaient dîné ensemble, comme on dînait à cette époque, sans se préoccuper de la sauce ni du rôti, et tous deux évoquant le souvenir du passé, la chute du régime qu'ils avaient servi et aimé, comptant les défaillances et les tristesses du présent, étaient peu à peu arrivés à cette amertume qui nous fait regretter de survivre à nos rêves.
Tous deux en arrivèrent à cette conclusion que mieux valait mourir glorieusement sur le champ de bataille que de s'effondrer lentement dans l'humiliation de la patrie et l’affaissement des caractères.
Ils se promirent de se faire tuer à la première occasion, et l'occasion ne tarda pas. Le lendemain **BAROCHE** était tué au Bourget, et le 30 novembre, le baron **SAILLARD** tombait à Epinay.
L'élan du 1er bataillon de mobiles à Epinay fut irrésistible. On prit d'assaut le château qui est aujourd'hui la propriété et la demeure du roi d'Espagne, don **François d'ASSISES.** Le village fut enlevé à la baïonnette, et il fallait contenir nos mobiles plutôt qu'on n'avait à les encourager. Le but de cette courte expédition n'était pas d'avancer vers le Nord, mais seulement d'attirer de ce côté les troupes allemandes, pour les attaquer plus facilement au Sud, dès le lendemain

Combat d’Epinay-sur-Seine (novembre 1870) – Auteur : commandant Orse François – publié sous les Auspices de la (France militaire) – Imp : P. Dupont (Paris) – 1890 – Sources : gallica.bnf.fr/BnF –
Droits : domaine public – saisie : 2024

Près du commandant tombèrent blessés : les capitaines **BALAY, GAUTIER, ORSE** et **SQUIVEZ**. Le commandant fut porté d'abord à l'hôpital de la Légion d'honneur à Saint-Denis, puis aux affaires étrangères, ou **Jules FAVRE** vint remettre lui-même au mourant la croix de commandeur. Le baron **SAILLARD** ne tarda pas à succomber à ses blessures, et à ses obsèques, à la Madeleine, on vit encore **Jules FAVRE,** seul dans le chœur, à demi prosterné sur les dalles, et restant là immobile, comme abîme dans ses lugubres pensées.

Et combien d'autres noms à rappeler parmi ceux qui vaillamment soutinrent l'honneur de la patrie à ces heures d'agonie, dans les rangs de la mobile parisienne : le marquis **de BASSANO,** lieutenant ; le comte **EXCELMANS**, capitaine ; le baron **de SCHOMBERG** et M. **de KERMANT**, capitaines, tous deux anciens officiers aux voltigeurs de la garde, et M. **IRRISSON d'HÉRISSON,** lieutenant attaché à l'état-major du général **DUCROT** et tué à Champigny !

Et d'autres encore, que nous retrouvons aujourd'hui à Paris : M. **HATIN**, lieutenant, aujourd'hui notaire des plus estimés ; M. **ALOREL-FATIO**, lieutenant, actuellement, conseiller à la Cour des comptes. Son père, conservateur du Louvre, mourut de saisissement en voyant entrer les Prussiens dans le palais de nos Rois. Et M. **MOYSE**, agent de change, alors capitaine et des plus brillants, qui prit le commandement du 1er bataillon après le baron **SAILLARD**, et le marquis de **REVERSEAUX**, alors lieutenant, aujourd'hui ambassadeur en Fspagne !

On peut exalter le soutenir de nos mobiles. Soldats improvisés, ils ont vaillamment lutté, ont supporté les fatigues et les privations comme de vieilles troupes, ont marché au feu comme des troupes d'élite, et ont montré au monde qu'en France il y a toujours de bons soldats, même quand il n'y a plus d'armée.

Ils ont été la première épreuve de notre grande armée nationale, et même vaincus, ils restent grands comme les héros de la Vendée, comme tous ceux qui montrent aux générations à venir qu'il ne faut jamais désespérer de la Patrie.

Tout Paris

Un ancien commandant écrasé

Hier matin M. **François Antoine HORSE**, ancien commandant des mobiles de la Seine, chevalier de la Légion d'honneur, rentrait à son domicile, 44, rue de Verneuil, quand, à l’angle du quai Malaquais et de la rue des Saints-Pères, il fut renversé par un fiacre dont les roues lui passèrent sur le corps.

M. **François HORSE** fut grièvement blessé aux reins, à la tête et aux bras.

Relevé par des passants, il fut transporté à l'hôpital de la Charité, où il est mort peu de temps après son arrivée.

COMBAT

D'EPINAY-SUR-SEINE

(30 NOVEMBRE 1870)

Tout d'abord, nous donnons ici le rapport officiel de l'amiral **de la RONCIÈRE-Le NOURY,** dans son volume *La Marine au siège de Paris* et celui du général **DUCROS**, dans son livre : *Défense de Paris*. (Rapports absolument identiques.)

Combat d’Epinay-sur-Seine (novembre 1870) – Auteur : commandant Orse François – publié sous les Auspices de la (France militaire) – Imp : P. Dupont (Paris) – 1890 – Sources : gallica.bnf.fr/BnF –
Droits : domaine public – saisie : 2024

Dans leurs citations, l'amiral et le général s'arrêtent aux officiers supérieurs placés sous leurs ordres le 30 novembre 1870. Cette brièveté s'explique par la marche rapide des événements pendant la défense de Paris et, par cela même, par le peu de temps qu'avaient les commandants de corps d'armée pour établir leurs rapports officiels.

Rapport de l'Amiral.
(30 novembre 1870)

« Le vice-amiral se rend devant Epinay, où la brigade **HANRION**, massée derrière des plis de terrain, en avant du fort de la Briche, attend le signal de l'attaque. Les deux compagnies de marins-fusiliers sont en tête à gauche : l'une commandée par MM. **GLON-VILLENEUVE**, lieutenant de vaisseau et **SALAUN de KERTANGUY**, enseigne ; l'autre, par MM. **CORDIER**, lieutenant de vaisseau et **NÉRON**, enseigne.
« Il est deux heures. A un signal convenu, le fort de la Briche, la batterie flottante n° 4 et la batterie de 4, établie sur la rive droite de la Seine, ouvrent sur Epinay une vive canonnade qui dure une demi-heure. L'amiral donne alors l'ordre au général **HANRION** de lancer les colonnes d'attaque. Le lieutenant de vaisseau **GLON-VILLENEUVE,** à la tête de ses marins, se porte en avant, sur le chemin de halage, enlève la barricade qui s'y trouve il la hauteur de l'entrée du village, et y pénètre en un instant. D'autres marins escaladent les murs du parc et en chassent les Prussiens. En même temps le 1er bataillon de la Seine, puis les 2e et 10e bataillons et le 135e régiment de ligne, attaquent le village de front, et après une fusillade meurtrière, y pénètrent à leur tour. Le général **HANRION** est au milieu de ses troupes, et dans le combat de rues, de maisons qui commence, dirige l'attaque avec autant d'habileté que de sang-froid. La batterie de 4 et la batterie flottante sont couvertes d'obus par les canons prussiens d'Orgemont. Elles n'éprouvent aucun dommage.
« Le fort de la Briche dirige son tir sur la droite d'Epinay où les Prussiens sont refoulés. Le lieutenant de vaisseau **POUGIN de MAISONNEUVE** conduit la batterie flottante un peu plus loin, par le travers du village, prêt il battre les rues latérales, dans le cas où nos hommes seraient ramenés. II dirige son feu en arrière du village, de façon à empêcher les renforts prussiens qui descendent d'Enghien et de Saint-Gratien, d'entrer en action.
« Le courant, rendu violent en cet endroit par la proximité du coude de la Seine, l'oblige à envoyer des amarres à terre pour s'éviter convenablement pour son tir. Cette manœuvre s'exécute correctement sous le feu de l'ennemi.
« Enfin après un violent combat de rues, nos troupes achèvent d'enlever le village, les Prussiens sont refoulés sur la droite, où nos forts dirigent un feu très vif. Une batterie prussienne, établie à Montmorency, tire perpendiculairement à la route, entre Epinay et Saint-Denis, sans doute pour empêcher l'arrivée de renforts.
« A quatre heures, un aide de camp du vice-amiral, le commandant **de l'HÉRAULE**, informe le général **HANRION** que, conformément aux ordres du gouverneur, il doit évacuer le village et rentrer à Saint-Denis avant la nuit.
« Au coucher du soleil, le général, efficacement secondé par M. **de l'HÉRAULE,** rallie, non sans peine, son monde qui s'acharnait au combat, et rentre dans ses cantonnements.
« 72 prisonniers du 79e saxon, dont 1 aide de camp, des munitions, deux fusils de rempart en bronze, restent entre nos mains.
« Le colonel **PIETRI** a conduit résolument son régiment. Le commandant **SAILLARD** du 1er bataillon, qui commandait la première colonne d'attaque, reçoit trois blessures et succombe quelques jours après. Le lieutenant de vaisseau **GLON-VILLENEUVE** est blessé légèrement à la main. L'adjudant de la marine **JOACHIM** fait des prodiges de courage. Il est mis à l'ordre du jour.

Combat d'Epinay-sur-Seine (novembre 1870) – Auteur : commandant Orse François – publié sous les Auspices de la (France militaire) – Imp : P. Dupont (Paris) – 1890 – Sources : gallica.bnf.fr/BnF –
Droits : domaine public – saisie : 2024

« Nos pertes sont : 36 tués, dont 3 officiers, et 237 blessés, dont 19 officiers.
« Sur le passage des troupes qui rentrent en ville, la population de Saint-Denis qui, du haut des remparts, a assisté au combat et a pu en suivre les dispositions préliminaires et les péripéties, salue nos troupes et le vice-amiral de ses applaudissements. »

ASSAUT ET COMBAT D'EPINAY-SUR-SEINE,
par le commandant F. Orse.
(30 novembre 1870)

Il est deux heures. Le fort de la Briche, la batterie flottante n° 4 et la batterie de 4 établie sur la rive gauche de la Seine, lancent sur Epinayune foudroyante pluie d'obus qui dure une demi-heure. Le capitaine **DEMONSANT**, chef d'une compagnie d'éclaireurs volontaires, a pour mission d'échelonner des tirailleurs le long de la berge de la Seine (presqu'île de Gennevilliers), afin de répondre aux embuscades saxonnes placées entre les hauteurs d'Orgemont et le village d'Épinay. Il sert, en outre, de soutien à la batterie de 4.
L'amiral **de la RONCIÈRE-Le NOURY,** notre commandant en chef, a disposé en avant de la grand'-garde qui fait face au village, deux colonnes d'attaque. La première, destinée à tourner Epinay par la rive droite de la Seine (flanc gauche du village) et à y pénétrer en même temps, se compose :

1° De deux compagnies de marins-fusiliers, commandés par MM. **GLON-VILLENEUVE** et **CORDIER**, lieutenants de vaisseau, avec MM. **SALAUN de KERTANGUY** et **NÉRON**, enseignes ;
2° Du 1er bataillon de la garde mobile de la Seine, sous le commandement du chef de bataillon, baron **SAILLARD**.

La seconde colonne d'attaque, devant attaquer le village, de front, est formée :

1° Du 135e de ligne, colonel, comte **de BOISDENEMETZ** ;
2° Du 10e bataillon de la garde mobile de la Seine, chef de bataillon **DÉCHANET**, sous la direction du lieutenant-colonel **DAUTREMONT** ;
3° Du 2e bataillon de la garde précitée, devant appuyer le mouvement du 1er bataillon sur le flanc gauche d'Epinay.

Placé, par ancienneté de grade, en tête du demi-bataillon de gauche, comme capitaine du 1er bataillon de la garde mobile de la Seine, je stimule tout d'abord l'ardeur de mes hommes par les malheurs de la patrie et la gloire qui nous tend les bras. Je recommande à ces soldats, novices à la guerre, de ne jamais me perdre de vue, mais surtout de ne pas se disséminer pendant l'action. En un mot, je leur fais entendre que la cohésion est la qualité la plus essentielle d'une colonne d'attaque et je leur dis notamment : « *Amis ! suivez votre capitaine, tout est là* »

Au signal de l'amiral, toute la première colonne d'attaque prend le pas gymnastique. Puis la seconde ne tarde pas à s'ébranler : au centre le 135e de ligne et le 10e bataillon de la garde mobile de la Seine attaquent le village de front par la grande rue, et y pénètrent après une fusillade meurtrière. A gauche, le 2e bataillon suit le chemin de halage, prend la rue du Sentier, qui se trouve

immédiatement après la brèche et va se joindre aux combattants du 1er bataillon. Mais, tout d'abord, les marins ont enlevé, en bondissant, la barricade établie à l'entrée du chemin de halage et longé ce même chemin, en rasant ou en escaladant le mur qui sert de clôture au flanc gauche d'Epinay. En même temps les quatre premiers pelotons du 1er bataillon de la garde mobile de la Seine ont franchi la brèche que vient d'ouvrir la batterie flottante n° 4, sous la conduite du lieutenant de vaisseau **POUGIN de la MAISONNEUVE** et suivent, intérieurement, le mur d'enceinte, parallèlement aux marins.

A mon tour, je franchis la brèche, en criant d'une voix tonnante : « *En avant ! la cinquième, en avant* !! » et, sous un feu très vif, je cours résolument à la grande maison, dite le Château, c'est-à-dire au cœur du village.
Le lieutenant **CHRISTMANN**, le sergent-major **SOMASCO**, les sergents **BLOT, KUSS, DESFONTAINES** et **PICOT** ; les caporaux **ALEXANDRE** et **AUGUEZ**, ainsi que les gardes **CHAUVET, VERNER, BOUDET, CHARBONNEL, SERGENT, COMBIER, CHARMAISON, FAVÉ, GRAVELEUSE, VINCENT, DÉROSSELLE, LAPIED, BOUNIOL** et **PICOT**, frère du sergent, ont serré sur moi avec un entrain admirable. Aussitôt, d'un bond, je saute dans l'intérieur de la maison, par une des croisées du rez-de-chaussée, en m'écriant : « *A nous le château* ! » Je tombe comme l'éclair au milieu d'une quinzaine de Saxons qui me voyant suivi de près, avec un irrésistible entrain, mettent aussitôt bas les armes, tandis que ceux qui défendaient le côté sud-est du petit parc, tournés par la rapidité de l'attaque, sont faits prisonniers par les 6e, 7e et 8e compagnies, qui ont appuyé mon mouvement avec la plus grande vigueur.
On le voit, ce coup d'audace assure le mouvement tournant des marins sur notre gauche, et facilite la marche en avant des quatre premiers pelotons qui, sans la prise du château, eussent pu se trouver entre deux feux. C'est à ce moment-là que le 135e de ligne et le 10e bataillon de la garde mobile de la Seine opèrent leur jonction avec les 1er et 2e bataillons de la même arme, au centre du village.
Ne me préoccupant pas des prisonniers qui, malheureusement, sont une cause de distraction et d'inaction pour la plus grande partie du demi-bataillon que je commande, composé de jeunes soldats marchant avec beaucoup de résolution sans doute, mais dont la cohésion était chose impossible, dans un combat, de rues plus que partout ailleurs, je me porte vivement, à la tête de mes plus intrépides, en avant du château, où les maisons sont défendues par de nombreux Saxons, reliés entre eux au moyen d'ouvertures pratiquées dans les murs. Aussitôt une action très chaude s'engage sur ce point. On se fusille de près et l’on se masque le plus adroitement possible. Nous luttons contre un ennemi fort de ses positions retranchées et de ses embuscades ; j'ai, par cela même, beaucoup de peine à diriger le tir de mes mobiles ne connaissant que très imparfaitement le maniement d'armes et n'ayant été exercés qu'une seule fois au tir à la cible... Ah! que vouliez-vous que fissent ces braves enfants, après quelques mois de service actifs... C'était déjà superbe que de les voir courir à l'ennemi avec l'entrain du conscrit parisien. O vétérans de l'armée française, où étiez-vous alors, lions que, seuls, la trahison d'un infâme et le nombre avaient pu vaincre ?... Ah ! si j’avais eu sous la main une centaine de ces valeureux pour encadrer mes moblots, comme j'aurais taillé d'autres croupières aux Allemands ! car, ce jour-là, comme toujours, j'étais embrasé du feu sacré de la patrie, j'avais la foi profonde du chrétien, et la mort, avait pour moi des tendresses infinies. Mes mobiles doivent se rappeler encore que, marchant sans cesse le premier, j'eus le sourire aux lèvres durant toute l'action.
Bientôt quelques marins, séparés de leurs compagnies dans les péripéties du combat et qui n'ont pu résister à la tentation d'enjamber le mur d'enceinte du petit parc, viennent se joindre à nous. Ce petit renfort, on ne peut plus précieux, me décide à tenter l'assaut du terre-plein, sorte de terrasse quadrangulaire dont l'escalier, descendant, conduit au grand parc. Alors, comme invite, je me découvre entièrement devant les Saxons dont le feu s'est ralenti. Au même instant, un de leurs sergents se découvre de son côté, lève la crosse en l'air et me dit à haute voix : « *Venez* ! » ce qui peut être interprété par ces mots : « *Nous nous rendons, approchez !* » Mais, dans ce mouvement de

crosse en l'air, il a le doigt sur la détente et les ongles des mains en dehors, se tenant ainsi prêt à remettre le canon de son fusil dans ma direction. Je ne suis pas dupe de cette ruse, facile à comprendre pour un ancien soldat, procédé plus qu'infâme, qui consiste à inspirer de la confiance à son ennemi, alors qu'on a l'intention de le faire tomber dans un guet-apens. Je ne sache pas qu'un soldat français ait jamais employé ces moyens de perfidie que la plupart des Allemands considèrent comme étant de bonne guerre. Dès lors je m'empresse de lui répondre : « *Venez ici, vous* ! » Mais aussitôt le traître tire sur moi en même temps que plusieurs des siens. Maladroits ! leurs coups se perdent dans le vide...

Frémissant d'indignation et de vengeance, j'enflamme le courage des miens et je crie : « *En avant ! en avant* » de toute la force de mes poumons. Je pousse aux Saxons en faisant des sauts en zigzags, de manière à dérouler tous ceux qui me couchent en joue ou qui tirent sur moi.

Les marins, hommes de fer, qui toujours affrontent gaiement la mort, et vingt de mes plus audacieux, en tête desquels se trouvent les sergents **BLOT** et **DESFONTAINES**, le fourrier **LEIBER** et les gardes **VERNER, CHAUVET, BOUDET, LEROY, ROUSSEL** et **PLESSIS**, chargent avec moi sur les groupes ennemis... Nous abordons ces messieurs à l'arme blanche. Tout d'abord, je pare deux coups de baïonnette et, d'un bond, je me glisse adroitement entre les deux hommes qui me les ont adressés. Alors, aussi rapidement que possible, changeant de main mon sabre et mon revolver, je brûle la cervelle de celui qui se trouve à ma droite, tandis que je présente la pointe de mon sabre à celui de gauche, afin de le tenir en respect...

A ce moment, tous les Saxons descendent précipitamment les escaliers qui conduisent de la terrasse à la rue qui longe le grand parc. Ils se pressent tellement qu'ils ont, par cela même, beaucoup de peine à se dégager entre eux, d'autant qu'ils sont porteurs de leurs sacs... J'éprouve alors une vive satisfaction à les pointer un instant dans l'axe de retraite.

Cette rencontre leur coûte quatre morts et plusieurs prisonniers, blessés pour la plupart. En outre, ils laissent entre nos mains un grand nombre de casques et de fusils ; mais, fatalement, je constate que mon garde **VERNER** est tué et que le sergent **BLOT**, le caporal **ALEXANDRE**, de même que les gardes **COMBIER, BOUNIOL, CHARMAISON** et **BOUDET** sont blessés... Mais qu'importent les morts et les blessés quand on a la victoire ? Le sang qu'on verse alors enflamme l'héroïsme des vainqueurs et perpétue la gloire de leur pays.

La terrasse que nous avons conquise domine le grand parc et nous pouvons, de là, tirer presque à coup sur, en nous masquant derrière le mur, à hauteur de ceinture, qui borde la terrasse au dessous de laquelle se trouve une barricade que l'ennemi nous abandonne du même coup. Le caporal-clairon **DELAHAYE** sonne alors la charge sur la terrasse.

Bientôt plusieurs Saxons, faisant partie du détachement que nous venons de chasser, se présentent à nous, sans armes, pour se rendre. Je commande aussitôt de cesser le feu, je descends en même temps les marches de l'escalier qui conduit à la rue du Parc et je dis aux Saxons, en étendant de leur côté ma main droite désarmée : « *Venez ! Venez* ! » Ils se sont arrêtés à quelques pas de la terrasse en faisant très correctement le salut militaire ; mais ils hésitent à venir jusqu'à nous... Cette hésitation en face de jeunes soldats qui toujours ont la démangeaison de tirer, ne profite pas aux Saxons, et tandis que je m'efforce de déterminer leur mouvement de notre côté, quelques-uns des miens tirent sur eux... mais aucun ne tombe, d'où je conclus qu'on avait fort mal ajusté. Toutefois, je ne regrette pas cette maladresse, car il me répugne de voir tirer presque à bout portant sur des hommes désarmés qui se rendent à discrétion.

Cependant l'ennemi ne se montre plus devant nous : il se dissimule prudemment derrière les arbres du grand parc, sans doute parce que les marins et les quatre premiers pelotons de nos mobiles ont fait leur jonction à l'extrémité du village, et qu'en outre, la seconde colonne d'attaque menace de tourner le grand parc par la droite d'Epinay. Mais, pour qui connaît un peu la manière dont les Allemands font la guerre, c'est notamment lorsqu'ils se montrent le moins qu'ils faut s'en défier le

plus. Quoi qu'il en soit, je me risque à traverser seul la rue qui longe le parc, afin de reconnaître le terrain, mais je dois bientôt revenir à la terrasse, en apercevant derrière une barricade établie au bout de la rue qui longe le parc, plusieurs casques à pointe, au milieu desquels apparaît un officier saxon qui, très étonné de me voir dans l'isolement, croit que je me suis égaré et que, ne pouvant être secouru à temps, il ne me reste plus qu'à me rendre. — Il me fait aussitôt des signes qui veulent dire : « *Arrivez ! je suis tout à vous.* » Visé, je n'ai que le temps de bondir en arrière afin d'éviter la fusillade. En effet, la plupart de ses hommes tirent sur moi sans m'atteindre ; mais, dans ce mouvement rapide, j'ai pu juger de la configuration des lieux et, malgré les feux de la barricade, je me décide à tenter l'assaut de la maison située sur le prolongement de la terrasse.
Après avoir préparé les miens à ce nouveau pas de notre odyssée, je crie : « *En avant !* » et je franchis la rue ; mais, derrière l'angle de la maison que je convoite, m'attendent deux Saxons embusqués qui font feu sur moi à bout portant et qui me tournent aussitôt le dos afin de gagner la porte de la maison. J'ai la tempe légèrement éraflée et les cheveux brûlés par ces deux coups de feu ; quelle chance, mon Dieu!... Toutefois, prompt comme l’éclair, je brise d'un coup de revolver les reins du premier, tandis que l'autre se réfugie dans la maison. Au même instant, mes hommes s'y précipitent par une des croisées du rez-de-chaussée et font une douzaine de prisonniers, pendant que j'y pénètre moi-même par la porte laissée entr'ouverte, sans doute, par ceux qui m'attendaient au coin de la rue et qu'ils se promettaient bien de regagner aussitôt, en cas d'insuccès, puis, je reviens au blessé qui était tombé sur le dos et qui poussait des gémissements... Craignant sans doute que je ne voulusse l'achever, il me dit d'une voix faible : « *Pas tuer.., moi... famille...* ». Je lui réponds aussitôt : « *Français pas tuer homme blessé* » Cela disant, je le fais porter dans la maison ; puis, le dégageant de son sac, sur lequel je lui pose la tête, je verse dans sa bouche une gorgée de rhum. Il murmure alors, à voix très basse : « *Merci* ! » et sort, en même temps, de sa poche un livret militaire qu'il me tend avec beaucoup de peine, sans doute pour me prouver qu'il est fils de famille. Effectivement, je lis à peu près, quoique ne connaissant que quelques mots d'allemand : « Ingénieur... volontaire — Mais, ô coïncidence fatale ! Je trouve dans ce même livret une poésie écrite sur feuille volante... Poète malheureux, le jeune Saxon venait d'être blessé à mort par un confrère Français....
Nous voici maîtres d'une excellente position dominant la plus grande partie du parc, ce qui nous permet de faire évacuer, en même temps, la barricade si gênante pour nos mouvements en avant. Puis je donne l'ordre de fouiller les abords du parc, mais je recommande de ne pas s'y trop engager, à cause de l'insuffisance de ma troupe. Tout à coup, nous apercevons un officier du 135^{e} qui, pour un motif quelconque, s'était aventuré, seul, dans une maison de la rue du Parc, et qui courait vers nous, en agitant les bras en l'air, comme pour nous dire : « *Ne tirez pas ! je suis des vôtres.* » Au même instant, un tirailleur saxon, embusqué derrière le talus du fossé bordant le parc, se découvre de tout le buste et tire presque à bout portant sur l'officier qui, mortellement blessé, tourne sur lui-même et tombe sur le dos ; mais nous le voyons très distinctement remuer encore, car nous n'en sommes qu'à 150 mètres environ... Le Saxon se précipite alors sur ce malheureux officier, et lui lance, à toute volée, deux coups de baïonnette en pleine poitrine pour l'achever... Sans perdre une seconde, je dis aux mobiles placés à mes côtés : « *Tirez sur cet homme-là* ! », mais l'horreur que leur inspire cet acte d'abominable lâcheté paralyse leurs mouvements, et le Saxon peut impunément retourner derrière le talus... Ah ! que n'avais-je alors sous la main quelque ancien soldat pour abattre cette brute altérée de sang ?...

J'aurai cet officier français sous les yeux tant que je vivrai, et j'emporterai dans la tombe le vif regret de n'avoir pu coucher le bourreau à côté de sa victime.
Sur ces entrefaites, le général **HANRION**, qui s'est multiplié pendant toute l'action, arrive à la grille ouverte du parc où je me trouve, attendant des ordres. Il est quatre heures. Les Saxons redescendent les hauteurs d'Orgemont et de Montmorency : on les aperçoit très distinctement déjà, à travers les

arbres du parc. Le général, qui a mis son képi au bout de son sabre, est là calme et superbe, défiant l'ennemi. Je me place alors à sa gauche, car je vois bien que nous allons rudement nous démener tout à l'heure.. En effet, le général, brandissant son sabre, dit d'une voix. mâle et vigoureuse : « *Allons, Messieurs !* » ce qui, en langage militaire, signifie : « En avant !! » Puis, il ajoute d'une voix émue : « *Vengez mon fils !* »[1]. Cette éloquente exhortation est à peine prononcée, que je pousse moi-même avec la plus grande énergie le cri : « *En avant !!!* ». Mais je n'ai plus derrière moi qu'une minime fraction des hommes de mon demi-bataillon, qui se sont éparpillés dans les rues, les uns pour découvrir des vivres dans les maisons, les autres séparés de leurs compagnies par les nombreux mouvements de la journée ; désordre bien naturel, répétons-le, provenant du manque de cohésion de nos jeunes mobiles, comptant à peine quelques mois de service et qui, dans de telles conditions, ont fait tout ce qu'ils pouvaient faire.
Cependant je me précipite en avant, dans le parc, suivi d'une vingtaine d'hommes, mais je suis contraint de m'arrêter à 100 mètres environ de la grille du parc, si je ne veux pas bientôt disparaître avec eux dans une nuée de Saxons. Toutefois je poste les miens derrière les arbres et je commande le feu. A ce moment-là, je reçois une balle à la cuisse droite. Ce projectile, qui m'est personnellement adressé, de très près, brise mon flacon de rhum dans la poche droite de ma capote, traverse dans la poche de mon paletot un calepin qu'il émiette, érafle assez fortement la cuisse, y laisse un éclat de verre, transporté comme par un fluide électrique, et sort enfin en arrière de la capote. La balle avait retenti si fort, en frappant le flacon, que j'avais cru recevoir un coup de foudre. Certes, la blessure n'avait pas de gravité ; mais le coup, amorti par le calepin, avait produit une ecchymose qui paralysait ma jambe, et l'éclat de verre, incrusté à côté de la plaie, me causait une douleur si vive que je croyais avoir le fémur entamé.
Au même instant, le commandant de **l'HÉRAULE**, officier d'ordonnance de l'amiral, transmet au général **HANRION** l'ordre d'évacuer le village et de rentrer à Saint-Denis. On sonne la retraite et pendant ce temps, je marche en arrière, montrant ainsi la face à l'ennemi. J'appelle aussitôt mon fidèle et brave **BOUDET**, un garde toujours attaché à ma personne dans le combat et qui, blessé légèrement lui-même d'une balle au tibia, répond tout de suite à ma voix. Je m'appuie sur son épaule et nous marchons tant bien que mal.
Tandis que nos troupes battent en retraite par la grande rue du village, **BOUDET** et moi nous sortons par la brèche du petit parc, et nous suivons les bords de la Seine, où tombent pas mal d'obus qui éclatent tout près de nous, à terre et dans l'eau, près du bord. Bientôt j'aperçois l'héroïque commandant **SAILLARD**, mon chef de bataillon qui, au moment de quitter la place de l'Eglise, alors qu'on sonnait la retraite, a voulu, de son côté, faire un dernier mouvement offensif, mais il a reçu trois blessures graves. Le capitaine **SQUIVET**, jeune et brillant officier, atteint d'une balle à la jambe droite dans ce même mouvement, offensif, accompagne son commandant qu'il a toujours suivi dans les endroits les plus périlleux. Mon cœur saigne en voyant que **SAILLARD** a les poignets brisés et le tronc labouré par les balles. Je vais à lui et nous échangeons quelques paroles touchantes. Enfin, nous rentrons à Saint-Denis, où bientôt tous les mobiles de ma compagnie viennent me serrer les mains avec effusion.

Malgré la sonnerie de la retraite, le lieutenant **GAUTHIER**, de la 3e compagnie, a continué de combattre contre des forces supérieures et n'a dû qu'à son énergie et à son sang-froid d'éviter le mouvement tournant de l'ennemi.

Le médecin aide-major **TESSIER**, qui chargeait en même temps que la première colonne d'attaque, a pansé les blessés sous le feu de l'ennemi et a été fait prisonnier à ce poste d'honneur.

1 Le fils du général Hanrion venait d'être tué au Bourget.

Combat d'Epinay-sur-Seine (novembre 1870) – Auteur : commandant Orse François – publié sous les Auspices de la (France militaire) – Imp : P. Dupont (Paris) – 1890 – Sources : gallica.bnf.fr/BnF –
Droits : domaine public – saisie : 2024

Ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur ou médaillés, dans le bataillon, pour leur conduite dans le combat :

Chevaliers de la Légion d'honneur : les capitaines **ORSE, SQUIVET** et **BALAY**, tous trois blessés. Le lieutenant **MOREL FATIO** ;

Médaillés : les sergents **CLOVIS, VANNIER** et **YVAN**, ce dernier blessé. Les caporaux **THOUZERY**, blessé ; **ALEXANDRE**, blessé deux fois ; **AUGUEZ** et **LEPRIEUR**, non blessés ;

Les gardes :

HILSON, 3 blessures ; **COMBIER**, 1 blessure ; **HERCHET**, 1 blessure ; **GRISIER**, 1 blessure ; **BLONDEL**, 1 blessure ; **OURY**, une blessure ; **Le SENNE,** 1 blessure ; **GIRARD**, 1 blessure ; **PLANQUE**, 1 blessure ; **GUYOT**, 1 blessure ; **CHARBONNEL**, non blessé ; **GRAVELEUSE**, non blessé ; **CHAUVET**, non blessé ; **LEMIRE**, non blessé.

Il est regrettable que le médecin aide-major **TESSIER** et le lieutenant **GAUTHIER** n'aient pas reçu la croix, de la Légion d'honneur qu'ils avaient bien bien méritée.

En tant que récompenses, je dois parler aussi de la belle conduite du sergent **BLOT**, de ma compagnie, qui, blessé à la prise du château, continua de donner des preuves de bravoure à l'enlèvement de la terrasse, ainsi qu'à la défense du parc, au moment de la retraite. J'avais proposé ce valeureux pour la médaille, mais je n'ai pas eu le bonheur de l'attacher à sa boutonnière.

On voit par le rôle qu'a joué la 5e compagnie du 1er bataillon ce qu'ont pu faire les sept autres ; soit :

La 1re compagnie,	capitaine	**DOSSE**.
La 2e —	—	**GODMER**.
La 3e —	—	**SQUIVET**.
La 4e —	—	**BALAY**[1].
La 6e —	—	**MOYSE**.
La 7e —	—	**GROS**.
La 8e —	—	**GONTHIER**.

Chacune d'elles a eu sa même part de gloire, mais il ne nous appartient pas de juger les faits d'armes qu'elles ont accompli, d'autant que nous n'en avons pas été le témoin oculaire, et qu'en outre, en nous inspirant de nos camarades, nous craindrions de ne pas traduire assez fidèlement leurs impressions dans les péripéties du combat. D'ailleurs un travail de ce genre serait non seulement d'une longueur excessive, mais encore toujours semblable, puisque les sept compagnies ont combattu sur le même terrain et dans les mêmes conditions. Mais ce que nous devons hautement et loyalement affirmer, c'est que le 1er bataillon de la garde mobile de la Seine a chargé sur Epinay comme un seul homme, et que, pour rendre un éclatant hommage à la vérité, il faudrait citer le bataillon tout entier, comme s'étant particulièrement distingué. Du reste, tout en formant la première colonne d'attaque avec les marins (Rapport officiel de l'amiral), il a pénétré dans Epinay sitôt après l'ouverture de la brèche et a enlevé à la baïonnette toutes les rues situées sur la gauche et au centre du village, non sans pertes sérieuses. Nul doute qu'il n'ait dû qu'à la rapidité de ses mouvements de

1 Blessé en franchissant la brèche. Remplacé aussitôt dans le commandement de la 1re compagnie, par le lieutenant de Reverseaux.

n'avoir pas été plus éprouvé. C'est là que l'héroïque **SAILLARD**, notre commandant, trouva la mort, et que quatre de ses capitaines sur huit furent blessés. Le bataillon eut, en outre, 13 tués et 44 blessés du rang.

A présent nous avons à rappeler ici les divers contingents qui prirent part à la lutte, ainsi que les noms de leurs chefs.
Citons, tout d'abord, l'amiral baron **de la RONCIÈRE-Le NOURY**, commandant le corps d'armée à Saint-Denis, qui a pris ses dispositions de combat, reconnu les lignes défensives de l'ennemi et lancé ses deux colonnes d'attaque sur Epinay, en stratège habile, avec ce coup d'œil rapide et profond des gens de mer.

Première colonne d'attaque.

Le 1er bataillon de la garde mobile de la Seine pénètre dans Epinay par la brèche que vient d'ouvrir au mur (flanc gauche d'Epinay, rive droite de la Seine), la batterie flottante, tandis que les marins qui ont enlevé la barricade du bord de l'eau, suivent, le chemin de halage et se dirigent vers l'extrémité du village.

Le général Hanrion.

Voyez-le partout, toujours en première ligne, la tête haute et fière, le képi au bout de son sabre, défiant les Allemands, durant tout le combat, comme pour attirer sur lui la foudre. Mais la mort, sourde à ses sollicitations, épargne tant d'héroïsme, et le général n'ira pas encore rejoindre son fils bien-aimé.

Le colonel Piétri.

Un vétéran des guerres du second Empire, ex-chef de bataillon des tirailleurs indigènes (turcos), colonel à l'organisation de la mobile, commandant le 1er régiment de l'arme, il conduit son 1er bataillon au feu avec la plus grande résolution. Blessé deux fois à Epinay, cet intrépide soldat ajoute une nouvelle page de gloire à ses magnifiques services et voit briller sur sa poitrine l'insigne de commandeur.

Le baron Saillard,

Chef du 1er bataillon de la Garde mobile de la Seine

Chargeant en tête de la première colonne d'attaque et le premier de son bataillon durant toute l'action, il est mortellement blessé en faisant un dernier mouvement offensif. Cependant, malgré le sang qui s'échappe de trois cruelles blessures, il brave encore les Allemands et n'obéit que très

lentement à la sonnerie de la retraite. Ses soldats qui le chérissaient et qui lui avaient offert une épée d'honneur, sont fiers d'avoir servi sous les ordres d'un tel homme.

Saillard ! pleure, ô patrie ! ! !

Nos Marins.

Les deux compagnies de marins-fusiliers, commandées par les lieutenants de vaisseau **GLON-VILLENEUVE** et **CORDIER**, ayant sous leurs ordres les enseignes **SALAUN de KERTANGUY** et **NÉRON**, sont admirables d'audace et bondissent en chargeant. Ah ! quels rudes jouteurs que ces marins !!!... Lorsqu'on les emploie à terre, ils croient toujours monter à l'abordage.

Le lieutenant de vaisseau **GLON-VILLENEUVE,** d'une étonnante bravoure, blessé légèrement deux fois, en avant de ses marins, est fait officier de la Légion d'honneur. L'enseigne **SALAUN de KERTANGUY** est nommé lieutenant de vaisseau.

Dans le rang, sept médaillés dont six succombent à leurs blessures.

L'adjudant de la marine **JOACHIM**, qui a fait des prodiges de courage, est mis à l'ordre du jour. Cet intrépide sous-officier, déjà chevalier, ne pouvant être hiérarchiquement nommé officier de la Légion d'honneur, ni même officier dans le corps de la marine, refuse de l'amiral le grade de sous-lieutenant d'infanterie plutôt que de quitter son corps.

Le lieutenant de vaisseau **POUGIN de la MAISONNEUVE,** commandant la batterie flottante n° 4, a fait preuve d'intrépidité, soit en ouvrant la brèche au mur du petit parc (flanc gauche d'Epinay), soit en démolissant, une à une, les barricades établies à l'entrée de toutes les rues perpendiculaires au chemin de halage, opérations conduites sous un feu très vif, mais assez mal dirigé par l'artillerie saxonne.

POUGIN de la MAISONNEUVE reçoit la croix d'officier, et son vigoureux équipage fait l'objet de plusieurs distinctions.

Seconde colonne d'assaut.

Tandis que le 135^{e} de ligne et le 10^{e} bataillon de la garde mobile de la Seine attaquent le village de front, par la grande rue, le 2^{e} bataillon des mêmes mobiles va se joindre aux combattants du 1er bataillon, sur le flanc gauche d'Epinay.

Le 135^{e} de ligne.

Le colonel, comte **de BOISDENEMETZ,** brave s'il en fut, souriant au feu comme en un jour de fête, excite au combat le 135^{e} qui marche avec ardeur sur les glorieuses traces de son chef. Ce beau régiment, qui a fait des prodiges de valeur, peut inscrire : « Epinay » sur son drapeau, et le colonel **de BOISDENEMETZ,** ajouter une nouvelle palme à son blason.

Le 135^{e}, assez éprouvé dans l'action, a eu sa bonne part de récompenses qu'il a, du reste, si grandement méritées.

Combat d’Epinay-sur-Seine (novembre 1870) – Auteur : commandant Orse François – publié sous les Auspices de la (France militaire) – Imp : P. Dupont (Paris) – 1890 – Sources : gallica.bnf.fr/BnF –
Droits : domaine public – saisie : 2024

Le 10e Bataillon de la Garde mobile de la Seine.

Ce bataillon est entraîné au feu par le brave commandant **DÉCHANET**, sous la conduite du lieutenant-colonel **DAUTREMONT**, superbe d'audace et d'entrain.
Le lieutenant **SAVRY** est mortellement blessé par un éclat d'obus. Le capitaine **JENNY** est nommé chevalier de la Légion d'honneur pour sa belle conduite. En outre, onze médailles sont attribuées au bataillon pour des militaires du rang, presque tous blessés. Du reste, la *France Militaire* nous a déjà donné des détails très intéressants sur le rôle qu'a joué le 10e bataillon à Epinay, où il a vaillamment gagné ses titres de gloire.

Le 2e Bataillon de la Garde mobile de la Seine.

Commandé par l'intrépide commandant **HÉROU**, le 2e bataillon qui a donné les preuves de la plus grande vigueur, peut être fier de la part de gloire qu'il a grandement conquise à Epinay.
Les lieutenants **FUCHS** et **NOUVEL**, tous deux blessés, sont promus chevaliers et plusieurs militaires du rang reçoivent la médaille.
Le capitaine **GIRARD** et le lieutenant **TRIQUET** sont légèrement blessés.

La Retraite.

Vers quatre heures, tandis qu'on s'acharnait au combat, la retraite s'est opérée sous le commandement du général **HANRION**, vigoureusement secondé par le commandant **de l'HÉRAULE,** envoyé par l'amiral et par le capitaine **COLONNA d'ISTRIA**, officier d'ordonnance du général. Nos soldats ont montré constamment la face à l'ennemi et l'ont tenu en respect par de fréquentes salves de mousqueterie. Les Allemands, comme protestation de leur défaite, nous ont largement prodigué des obus et nous ont fait beaucoup de mal avec leurs canons à longue portée.
De l'HÉRAULE et **COLONNA d'ISTRIA**, toujours alertes à transmettre les ordres du général **HANRION**, notamment à l'arrière-garde, ont été faits chevaliers.

Le capitaine **DEMONSANT**, ancien officier de zouaves, commandant les tirailleurs postés derrière la berge de la Seine (presqu'île de Gennevilliers), a dirigé ses feux avec intelligence, résolution et sang-froid. La Légion d'honneur était bientôt sa récompense. Le lieutenant **PROUST**, blessé mortellement à côté de son capitaine, n'a eu que le temps de presser la croix sur son cœur avant de mourir.

---

72 prisonniers dont un aide de camp, 2 fusils de rempart et de nombreux trophées, tels que fusils, sabres, casques, etc., sont restés entre nos mains.
Au total, nos pertes ont été de 36 tués dont officiers et 237 blessés dont 19 officiers, sur environ 1,800 hommes engagés, tandis que celles de l'ennemi, d'après ses rapports, dépassaient de beaucoup les nôtres, bien qu'il fut en nombre au moins égal et fortement retranché derrière des murs, surtout si

l'on ajoute à son passif 72 prisonniers. Il n'a pu, de son côté, faire prisonniers de guerre que quelques-uns de nos hommes grièvement blessés.

Nota.

Nous n'avons écrit le combat d'Epinay qu'après avoir consulté la plupart de nos anciens frères d'armes, sur des particularités qui auraient pu échapper à nos souvenirs. D'un autre côté, nous avons compulsé tous les documents officiels ayant trait aux faits de guerre accomplis le 10 novembre 1870, afin de pouvoir les retracer dans toute leur vérité. Cependant, malgré notre bonne volonté à bien faire, il se pourrait que nous eussions commis quelques erreurs de détail, toujours possibles dans un travail de ce genre. Or, si tant est que ces erreurs puissent exister, nous avons le ferme espoir qu'on nous les pardonnera, eu égard aux difficultés que nous avons éprouvées à rassembler, après un temps relativement long, tous les éléments indispensables à notre récit.
Il eût été plus profitable pour nous, sans doute, de devoir la relation du combat d'Epinay à la plume du général **HANRION** qui, dans cette circonstance, se multiplia de manière à tout voir, tout apprécier, et fit preuve non seulement d'un héroïsme à enorgueillir le patriotisme de tous ceux qui le virent à l'œuvre, mais encore d'une habileté tactique des plus remarquables.
F. ORSE,
Nommé chevalier de la Légion d’honneur
Et chef de bataillon pour sa conduite dans le combat.

Quelques traits d'héroïsme.

Après avoir retracé les péripéties du combat d'Epinay, il nous reste à citer, tout spécialement, trois hommes, trois héros, images de la patrie, pouvant servir d'exemple à la génération actuelle, comme abnégation de la vie devant l'étranger. Il s'agit de ces petits soldats, vulgairement appelés « *d'un sou »* », qui furent toujours la gloire de nos armes et qui, bien commandés, forment l'avant-garde de la victoire.

Le garde Meunier de la 5^{e} compagnie du 1er Bataillon (Garde mobile de la Seine.)

La première fois que je vis **MEUNIER**, un volontaire de 1870, encadré dans ma compagnie au camp de Saint-Maur, je pensai tout aussitôt qu'avec cent hommes de cette trempe-là un capitaine eût pu tout oser. En effet, l’œil brillant et décidé, le visage caractéristique, l'allure franche et rapide, notre homme présentait toutes les garanties du soldat d'attaque et de résistance. Or, comme prélude de combat, pendant une de nos grand'gardes, **MEUNIER** a l'audace inouïe de se porter en avant de notre ligne jusqu'à un point distant de deux cents mètres, environ, du château d' Epinay, pour faire le coup du feu, à découvert, contre une trentaine de Saxons formant la garde avancée de ce même château. On a beau lui enjoindre de retourner sur ses pas, l'entêté n'écoute personne et brûle résolument ses cartouches à ce poste on ne peut plus dangereux. On le voit très distinctement bien ajuster, quoique tirant assez vite ; mais à ce compte-là, chacune de ses balles lui en vaut trente en échange... Notons bien qu'il ne peut pas faire beaucoup de mal aux Saxons, postés derrière les murs

du château, tandis que lui-même se trouve en rase campagne, sans aucune espèce d'abri. Dans ces conditions, le résultat de la lutte n'est point douteux : **MEUNIER** tombe grièvement blessé, après avoir fait mépris de la mort pendant au moins vingt minutes. Deux brancardiers, mandés en toute hâte, arborent le pavillon blanc, chargent notre héros sur une civière et le portent à l'ambulance.

L'audacieux, qui avait le corps traversé par une balle, s'en est réchappé. Il a reçu la médaille militaire, quoique indiscipline devant l’ennemi : ses chefs ont su faire la part de sa désobéissance héroïque.

Le sergent Vannier, de la 3e compagnie (Même bataillon.)

Au moment où, sur l’ordre de l'amiral **de la RONCIÈRE,** nos troupes évacuaient Epinay, les Allemands, enhardis par ce mouvement en arrière, accentuaient leur offensive et nous criblaient de leurs feux. Cependant, **SAILLARD**, le regard fier et l'attitude menaçante, se découvrait entièrement et marchait à l'ennemi, au lieu de battre en retraite comme il venait d'en recevoir l'ordre. Atteint mortellement et les poignets brisés par les balles, il avait du lâcher son épée qui était tombée sur le sol. La plupart de ceux qui l'avaient suivi étaient tués ou blessés... **VANNIER** se rappelle alors que **SAILLARD** tient de ses soldats, comme marque d'honneur, l'épée restée sur le champ de bataille. Il court, seul, sous une grêle de balles jusqu'au glorieux insigne et le rapporte bientôt à son commandant, qui peut le presser sur son cœur avant de mourir.

Le garde Hilson de 7e Compagnie
(Même bataillon.)

Le soir, au moment de la retraite, **HILSON** s'attarde dans une impasse du village et se voit, tout à coup, cerné par un sergent saxon et huit hommes... Sommé de se rendre, sa réponse est au bout de son chassepot. Il ajuste le sergent et le tue raide mort. Aussitôt, tandis qu'il recharge son arme, les huit autres tirent sur lui et le blessent trois fois très gravement, émerveillés de tant d'héroïsme, les Saxons n'achèvent pas notre mobile et l'emportent à l'ambulance.
Prisonnier, guéri de ses blessures, mais amputé du bras gauche, **HILSON** reçoit la médaille et la pension militaires à son retour de captivité.

****